

Concours de nouvelles « En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Cinquième prix

« La forêt, Marseille et Rimbaud »

par François DUPLANTIER

La forêt, oui, la forêt, bien sûr...

Mais où était passé Arthur ? Pourquoi avait-il cessé d'écrire ?

Mais la question, c'était celle de la forêt ! Pas du silence de Rimbaud !

Le sujet ?

Je ne connaissais que son prénom. Il était professeur de français au collège Artur Rimbaud de Charleville-Mézières...

Il s'appelait Arthur, il avait fait un passage éclair à Marseille, et je ne l'avais plus revu depuis. Silence !

Arthur, Rimbaud ? Tout se mélangeait dans ma tête.

Je savais juste qu'il était en train d'écrire un livre sur Rimbaud lorsqu'il débarqua, un jour de novembre à Marseille, d'un de ces immenses navires de croisières plus long que trois TGV et plus hauts que quatre immeubles HLM...

Sur Rimbaud et la forêt. Drôle de sujet, en vérité.

Un jour de mistral, très froid.

— La forêt, me dit-il !

— La forêt ? Quelle forêt ?

Il était venu, soi-disant, voir cette forêt méditerranéenne, essayer de comprendre. Il avait fait le tour de la grande mer, avec des escales à Gênes, Naples, Athènes, en passant par le détroit de Corinthe, Alexandrie, Chypre...

Il aurait voulu aller jusqu'à Aden, longer la mer Rouge...

Et faire un saut à Harar !

« Aux branches claires des tilleuls

Meurt un maladif hallali. » (Arthur Rimbaud - « Bannières de mai » - Derniers vers - 1872)

— Nous sommes juste le jour d'anniversaire de la mort d'Arthur Rimbaud me dit-il, à peine monté dans mon taxi, môle Léon Gourret, le parking dédié aux navettes. La forêt ici, les essences méditerranéennes, vous comprenez ?

— Vous arrivez d'où, en fait ? Parce que ce périple le long des côtes méditerranéennes...

— Des Ardennes. Ça n'a rien à voir, bien sûr...

— Non, j'imagine...

Je ne comprenais pas bien son charabia, mais je tentais quand même de saisir ce qu'il voulait me dire. Il parlait très vite. Les Ardennes, la Méditerranée, Rimbaud...

Trop.

D'où venait-il, que cherchait-il, où voulait-il en venir ?

J'étais le taxi, rien de plus, juste là pour faire la conversation, faire croire à mon client qu'il était captivant, très intéressant. Et le transporter d'un point à un autre, pas pour répondre à ses questions existentielles. Drôle de métier, me direz-vous ! Mais il faut bien gagner sa vie, non ?

Il se grattait le menton, comme pour réfléchir, son regard traversant la vitre arrière. Il se retourna souvent, étonné et surpris par la lumière. Il parlait avec un drôle d'accent, mais depuis que ces grands bateaux venaient accoster à Marseille, j'avais pris l'habitude d'en entendre de toutes les couleurs.

Il parlait beaucoup d'amour, étrangement.

D'arbres et d'amour ! Je ne voyais pas trop le rapport...

Moi, je n'avais que mon taxi. Mon problème c'était de le garder en bon état de marche, qu'il fonctionne, qu'il dure.

Je croyais qu'il voulait que je le transporte jusqu'à la gare pour qu'il puisse prendre son premier train pour Paris, et rejoindre Charleville au plus vite. Il m'avait dit qu'il habitait dans cette ville, près de la frontière belge.

La Belgique !

Son accent, je comprenais...

Mais cette histoire de Rimbaud et ses questions sur la forêt, j'avais du mal. Vraiment.

— Ben oui, il est mort un 10 novembre... à Marseille !

— Qui donc ?

— Vous ne connaissez pas Arthur Rimbaud ?

— Oui, oui, bien sûr, répondis-je machinalement, tout en creusant dans ma mémoire en silence.

L'homme aux semelles de vent !

Bien sûr.

Justement, le vent, me disais-je...

Mais la forêt, alors ?

Et pourquoi cette fuite permanente, cette urgence ?

Il cherchait, il explorait le ciel, le monde, cherchait « le lieu », me disait-il et « la formule »...

Dans la forêt ?

Une forêt chaude, noueuse, ici...

Ces pins d'Alep, ça n'avait rien à voir. Pourtant, cette façon un peu rugueuse d'aborder l'autre, de se colliner avec la vie...

La mère, l'amour perdu, l'amour impossible !

J'avais quelques souvenirs d'un ou deux poèmes de ce Rimbaud, appris en classe de troisième, il y avait très longtemps. Difficiles, étranges récits, remplis d'images multicolores. A l'époque j'avais appris par cœur, sans rien comprendre. Et puis, plus tard...

– Cette forêt des Ardennes, magnifique, vous comprenez, avec ces arbres immenses, des cerfs, des sangliers, des castors, entre les chênes, les hêtres, les frênes et autres conifères, épicéas, pins noirs, pins sylvestres...

Il était très bavard pour un homme du nord, et très savant aussi pour un habitué des navires de croisières.

Les Ardennes ? Une belle forêt sans doute, avec ses grands arbres, plus grands qu'ici, dans le sud. Une canopée très riche, très vivante, enracinée dans l'argile, entre les rivières et les monts...

L'Ardenne est un vieux bois magique, immense, traversé par les rayons et les ombres, me disait-il.

Vous comprenez ?

– Il y avait là les ingrédients de la géographie psychique, des ronces, des sous-bois, des marécages et partout, cette pluie de lumière filtrée par le soleil à travers les feuillages.

Rimbaud s'y promenait souvent. Il marchait beaucoup, ça le détendait. Il laissait mûrir les images, les impressions, il mettait des mots. C'était un linguiste hors pair !

Il marchait...

Ça partait dans tous les sens...

Sensations...

« *Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !*

L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière...» (Roman - 1870)

Sûrement.

Il me racontait, Arthur, qu'il s'était pris de passion pour ce poète français du XIX^e siècle qui avait, disait-il révolutionné le langage poétique et avait cessé d'écrire, alors qu'il était très jeune, et que, vous comprenez...

– Oui, oui, Rimbaud, ça me dit quelque chose, lui dis-je...

– *Une Saison en enfer, les Illuminations...*

– C'est ça !

– Voilà, vous savez tout ! *Le Bateau Ivre*, ce désir de liberté, un voyage mouvementé, comme une sorte d'aventure poétique nouvelle. Des couleurs mélangées à des sensations, des formes...

– Mais, ici, tentais-je de lui demander, que cherchez-vous finalement ? Nous sommes si loin de la forêt des Ardennes, ici, sur les bords de la Méditerranée. Un autre climat, un autre ciel !

– Une autre lumière, oui. Vous avez raison...mais justement, c'est ça que j'aimerais savoir, comprendre. Vous comprenez ?

Il resta pensif quelques instants comme si sa présence ici n'était pas si évidente, si pertinente.

– Alors, Marseille ?

– Justement, me dit-il, il y a un lien je pense entre la fin de l'écriture et le changement de climat. Il quitte la poésie, la lit-

térature et quitte aussi le nord, les Ardennes. Il parle de rejoindre l'Orient, le « pays des enfants de Cham », les climats chauds, le soleil...

– Mais la forêt, alors ?

– Justement ! Ces arbres noueux, ces racines qui pénètrent dans ces sols calcaires, ces pins d'Alep. Il me semble qu'ils ressemblent plus au caractère de Rimbaud que les grands arbres élancés et droits de sa forêt natal ! Ce côté intransigeant, sarcastique...

– Vous croyez ?

Il ne me répondit pas, il réfléchissait...

Des arbres sarcastiques ?

Et puis ces oliviers, ces chênes verts, ballotés par les vents...

Ces étés secs et chauds !

– Mais nous avons des hivers assez doux, ensoleillés !

– Et des orages spontanés assez violents parfois...

Nous venions de parcourir la route de la corniche qui longe la baie de Marseille. Il voulait faire une visite rapide de la ville. Il voulait voir, retrouver les traces des pas de Rimbaud, et avoir un aperçu de la végétation locale. Nous arrivions au rond-point du « David », en bas du boulevard du Prado.

– Stop ! me dit-il aussitôt en me tapant sur l'épaule droite.

Je me garais.

– Suivez-moi, me dit-il alors, à peine descendu de voiture.

Il marcha, courut presque, vers la mer, suivit ensuite, d'un pas rapide, le sentier qui montait vers un monticule au sommet duquel avait été installé une sculpture rouge brique, assez volumineuse. Je n'avais jamais fait attention à ce monument...

Ce monument, ce bateau ivre. Il monta dessus, s'assit regarda la mer, pensif.

– Là bas ?

– Ce sont les îles Frioul, dis-je, puis la montagne de l'Estaque...

– Mais la forêt alors ?

– Brûlée ! Tout brûle très vite ici... cette résine, ce sol calcaire...

– Je comprends alors, Rimbaud... tout brûle...

Il traversait des forêts de fantômes, me disait-il, des foules d'images, à la poursuite de l'introuvable, un peu d'amour au fond de la forêt du monde, enraciné dans le sol de la terre ? Comme chacun de nous ?

Mais plus intensément sans doute...

Des arbres muets, des visages fixes, des regards absents...

Un monde sans amour !

Il voulut, alors, que je l'amène à l'hôpital de la Conception, boulevard Baille, visiter le dernier lieu où était passé Rimbaud.

Il est resté quelques minutes en silence devant la plaquette commémorative, à l'entrée du grand bâtiment : « Ici le 10 novembre 1891, revenant d'Aden, le poète Jean Arthur Rimbaud rencontra la fin de son aventure terrestre. »

La lumière, la mer

La forêt mystérieuse ! Noueuse...

Puis nous avons repris le chemin vers la gare, traversant des boulevards bordés d'arbres.

– Mais où sont passés les platanes de Marseille, me demanda-t-il ?

– Une maladie, on les a remplacés par des micocouliers...

– La nouvelle forêt, dit-il pensivement ?

F.D.